

Château de Rivière (près Bordeaux) appartenant à Mr De Luze, lithographie (AMB rec. 17, pl. 17)

Parcours #7



BORDEAUX DU JARDIN PUBLIC AU GRAND PARC

bordeaux2030.fr



Conception : Léonard Crétois, Sylvain Schoonbaert, Anne-Laure Moniot, Mairie de Bordeaux, Mission recensement du paysage architectural et urbain, Direction générale de l'aménagement

Illustration de couverture : Château de Rivière (près Bordeaux) appartenant à Mr De Luze, lithographie AMB REC. 17, PL. 17
Plan : Plan général du bien de campagne de Labottière près Bordeaux, dessin attribué à Dufart, début XIXe siècle (Musée d'Aquitaine, inv. 92.7.484, cliché Lysiane Gauthier)
Documents : sauf mention contraire, Archives municipales Bordeaux, clichés Bernard Rakotomanga, Sylvain Schoonbaert : XL A 44 ; XXIV A 1 ; XIX D 424, rec. 136 ; XXIII E 5, rec. 36 ; 50 G 2 2/4 ; 50 G 5 3/4 ; 71 N 2 ; 50 O 1 675 ; 2 Mi D 7 40 ; XXIV V 23

Graphisme : Aurélie Pauquet, mairie de Bordeaux, direction de la communication.

**POUR DÉCOUVRIR ET
COMPRENDRE COMMENT
BORDEAUX A SU CONCILIER
PATRIMOINE ANCIEN ET
CONTEMPORAIN.**

**LA MISSION RECENSEMENT DU
PAYSAGE ARCHITECTURAL ET
URBAIN (MIRPAU) DE LA MAIRIE DE
BORDEAUX VOUS PROPOSE DE
DÉCOUVRIR LA RICHESSE DU
PATRIMOINE AU QUOTIDIEN, DES
RIVES NORD DU JARDIN PUBLIC AU
GRAND PARC.**

**UNE PROMENADE À VIVRE COMME
UNE DÉCOUVERTE, OU UNE
REDÉCOUVERTE, DE QUARTIERS PAS
SI ORDINAIRES QU'IL N'Y PARAÎT À
BORDEAUX, CLASSÉ PAR L'UNESCO
ET LABELLISÉ « VILLE ET PAYS D'ART
ET D'HISTOIRE ».**

La banlieue ouest de Bordeaux est très riche d'histoires de parcs et de jardins, de maisons de plaisance et de « bourdieux ». Les relations entre le faubourg des Chartrons, la vieille ville et Saint-Seurin étaient bloquées par la forteresse du château Trompette. Avec la création du Jardin Public ordonnée par l'intendant Tourny en 1746 afin de les relier, les faubourgs ouest de Bordeaux n'ont cessé de se développer et de s'urbaniser.

Le territoire urbain, agrandi dans ce quadrant en 1865 par l'annexion d'une partie de la commune du Bouscat, connaît un développement spectaculaire au long du boulevard de ceinture mais aussi des rues rayonnantes qui sont créées pour valoriser les terrains et accueillir des populations nouvelles. Certains domaines (Labottière, Rivière...) résistent à cette urbanisation mais ils lui cèdent, au final, lorsque le grand marais de Bordeaux, sur les terrains de Luze, est assaini par la construction du Grand Parc, dès la fin des années 1950.

Alors que retenir de cette histoire urbanistique ? La ville d'aujourd'hui, dans ces quartiers, a gardé un air de campagne. Les jardins, encore nombreux, y sont tout baignés des eaux fraîches de la banlieue, que nous rappelle la fontaine de Figueureau.

I. L'URBANISATION AU NORD DU JARDIN PUBLIC

• Jardin Botanique

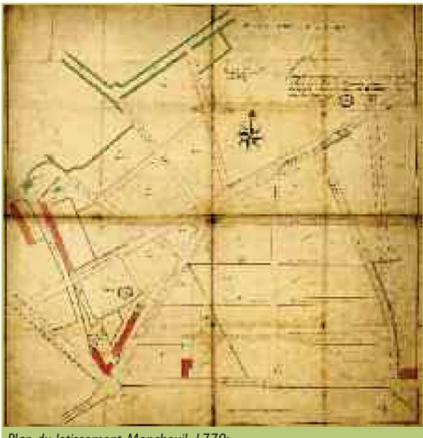
Les traces du XVIIIe siècle



Le Jardin Public sur le plan de Latrè, 1755 (extrait).

Le Jardin Royal est l'une des pièces maîtresses du programme d'embellissement de Bordeaux réalisé par le marquis de Tourny au milieu du XVIIIe siècle. Créé de 1746 à 1761, il s'implante sur des terrains plantés de vignes et de prés médiocres seulement bâtis de quelques échoppes. Ange-Jacques Gabriel, s'inspirant de Le Nôtre, en donne un dessin simplifié. Le plan est d'abord un rectangle auquel s'adjoint plus tard une partie triangulaire à l'ouest. Devant les portiques et la terrasse construits par André Portier, huit boulingrins sont disposés de chaque côté d'une allée centrale coupée en son milieu par une pièce d'eau circulaire et encadrés d'allées droites et parallèles, de deux ou trois rangées d'ormes et de tilleuls. Sur un emplacement disponible, au nord, prend place le manège d'équitation dont Portier donne aussi les plans. Le reste de ces bâtiments, détruits par l'ouverture de la rue d'Aviau et la construction des Archives départementales, le portail à fronton sculpté qui ouvre encore aujourd'hui l'entrée de la piscine Judaique.

• Place Longchamps / Place Mitchell / Place Barkhausen

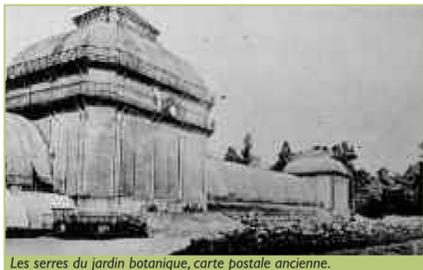


Plan du lotissement Moncheuil, 1779.

A partir de l'établissement du Jardin Public, de nombreuses propriétés sont progressivement loties et construites pour former le paysage de la ville d'aujourd'hui. Il se constitue d'abord des placettes aux entrées du jardin et notamment la place Longchamps qui ouvre une direction magistrale dans la banlieue ouest, par la rue David-Johnston. Au nord du jardin, il y en a trois principalement. La propriété Mitchell permet de créer un petit lotissement articulé autour d'une charmante placette ovale. Le lotissement Moncheuil, dit aussi Rochambeau, regroupe les propriétés de Charvallon et Astier. Enfin, au long de la rue Ducau les spéculations sont nombreuses. Tous ces quartiers nouveaux s'organisent en plan par des tracés réguliers. La technique de la grille, éprouvée depuis l'Antiquité, est utilisée pour diviser les terrains et créer les rues nouvelles. Ces dernières sont bien visibles encore sur le plan des quartiers nord du Jardin Public, jusqu'à la rue Lagrange et la place Barkhausen. A l'instar de Mériadeck, ces nouveaux emplacements se construisent lentement et il faut attendre le milieu du XIXe siècle pour voir toutes les parcelles occupées. D'ailleurs, il reste encore des emplacements à bâtir au début du XXe siècle, lorsqu'on envisage de lotir les abords de la chapelle des Carmes.

• Rue d'Aviau

L'œuvre du XIXe siècle



Les serres du jardin botanique, carte postale ancienne.

En 1790, le Jardin Royal devient Champ-de-Mars et les massifs de broderie sont éradiqués pour laisser place à une vaste esplanade propre aux rassemblements patriotiques, aux évolutions militaires et aux cérémonies religieuses. Napoléon le transforme en champ de manœuvre. Bourse du soir fréquentée autrefois par les riches marchands et les aristocrates, les Bordelais abandonnent peu à peu leur Jardin Public. En 1844, le public peut toutefois, à nouveau, en disposer. Le jardin des plantes y est transféré en 1848 et, en 1855, Guillaume Brochon propose de réunir au jardin public le jardin botanique et un jardin d'agrément paysager. Le célèbre paysagiste d'Hausmann, Jean-Pierre Barillet-Deschamps, donne un plan du nouveau jardin réalisé par les jardiniers Fisher et Escarpit en 1856 tandis que Charles Burguet, architecte municipal, met en place la passerelle sur la rivière anglaise, restaure les grilles, refait la terrasse et crée les serres, dont les parties métalliques n'existent plus. Les travaux sont achevés en 1859 et ils ont été financés grâce à l'ouverture de la rue d'Aviau qui, avec sa belle façade à programme sur le jardin, est la dernière de ce type (en date) réalisée à Bordeaux, dans l'esprit du style rocaille, un siècle après Tourny.

• Chapelle des Carmes / Archives départementales / Lycée Montesquieu



Les archives départementales, cliché Terpereau, 1866 (Bibliothèque municipale, 24 C 006).

De beaux équipements publics accompagnent ces travaux. La chapelle des Carmes est consacrée le 13 octobre 1857, son maître d'œuvre, le frère Philibert-Joseph du Très Saint Cœur de Marie la qualifie lui-même dans un style « romano-carmélite ». Sa construction suscite de vives polémiques. Léo Drouyn et le comte Alexis de Chasteigner n'y voient « qu'un ramassis, bric-à-brac architectural... » En réalité, cette église établit un compromis entre la basilique et la croix latine et son haut pignon de la façade principale, souligné de bandes lombardes, rappelle vaguement le roman de la plaine du Pô.

Les Archives départementales sont quant à elles bâties entre 1861 et 1867 par Pierre-Auguste Labbé. L'édifice est remarqué dans la presse nationale pour ses prouesses techniques et ses allures laboustiennes. Entièrement isolé des quatre côtés afin de réduire les risques d'incendie, l'emploi du fer se généralise dans les planchers de l'édifice, les châssis de croisées, les rayonnages, les fermes Polonceau des combles, les magasins. Le parti choisi pour l'élevation des Archives est bien celui de la Bibliothèque Saint-Genève : le rez-de-chaussée appareillé en bossages est rythmé de baies moulurées en plein-cintre, au second niveau s'ouvrent de grandes fenêtres fermées en

partie basse par de hautes allèges où s'inscrivent des tables. Pour autant, Labbé ne propose pas un pastiche de l'archétype qu'avait créé Henri Labrouste en 1850. Il est moins moderne que ce dernier, n'emploie pas de structure métallique apparente à l'intérieur, adopte un plan en U, à l'image des hôtels particuliers. Il scande les façades des ailes de hauts pilastres corinthiens et couvre les hautes baies d'étagé d'arcs segmentaires, revenant par là à un classicisme qui sied à Bordeaux.

Enfin il faut citer, parmi les établissements importants de ce quartier, le lycée de Longchamps, aujourd'hui lycée Montesquieu, construit entre 1910 et 1913 par l'architecte municipal Henri Veyre. Un institut d'hydrothérapie occupait cet emplacement jusqu'à sa disparition en 1904. La Ville ayant racheté les terrains en 1908 souhaita y édifier un lycée de garçons occupant tout l'ilot compris entre les rues Laroche, Lechapelier, Lagrange et Méry. Le vaste établissement trouva naturellement son entrée principale sur la place Longchamps et le Jardin Public. La façade principale mêle des références à l'architecture du Grand siècle et du suivant : appareillage mixte, chaînes de bossages harpées, hautes cheminées... s'associent à des baies en plein-cintre, des frontons triangulaires ou bien des corniches droites. Le débord de toit et la haute couverture en tuiles de Marseille de l'ensemble ajoutent à son éclectisme. Différent des groupes scolaires que l'architecte a édifié à la même époque, comme ceux de Thiers, Gaspard-Philippe ou Cazemajor, le lycée Montesquieu est pourtant tout empreint de l'esprit de l'architecture scolaire et institutionnelle de la Troisième République.

II. DE BELLES & FRAICHES MAISONS DE PLAISANCE...

• Fontaine de Figureau



La fontaine de Figureau et ses marchands d'eau, aquarelle de Jaudouin, vers 1830.

A mesure que l'on se dirige à l'ouest du Jardin Public, vers la commune de Bouscat, le territoire est encore rural dès la fin du XVIIIe siècle. Tandis que la rue Lagrange constitue une limite naturelle à l'urbanisation, car elle sépare la ville des marais, au nord, les quartiers de la rue Laroche puis ceux du Bouscat, sont réputés pour leur terre fertile, leur sol légèrement vallonné et leurs eaux pures. Au nord de cette rue sont installés de nombreux lavoirs et coule, en particulier, la fontaine de Figureau. C'est l'une des plus vieilles fontaines de Bordeaux. Le cartulaire de Saint-Seurin parle d'une vigne située à « Ficaïrous », lieu voisin de la source du même nom, attesté dès le XIIe siècle. L'origine de son nom vient peut-être de higueys (figuiers en gascon), car elle aurait été trouvée dans un champ de figuiers. Elle devint célèbre au XVIIe siècle en raison des pèlerinages organisés en période de sécheresse pour faire revenir la pluie. Reconstituée en 1574 et restaurée en 1624, les jurats de Bordeaux firent conduire les eaux de cette fontaine au Chapeau-Rouge et à la place Saint-Projet. Elle se présentait alors sous la forme d'une pyramide, jusqu'en 1831 où l'architecte Gabriel-Joseph Durand, la remplaça par un petit temple néoclassique qui existe toujours, au n° 61 rue Laroche. C'est là aussi que se servaient les nombreux marchands d'eau qui sillonnaient Bordeaux avant l'apparition de l'eau potable dans les maisons.

• Château Labottière / Parc Rivière



Urbanisation du domaine de Labottière extrait des cadastres de 1846 et 1882.

Rien de tel que des eaux pures pour alimenter les domaines de campagne, nombreux, dans ces quartiers proches du Jardin Public et du Bouscat. Deux particulièrement attirent l'attention. Le premier est très connu, c'est la maison Labottière, construite par Etienne et Jean Laclotte pour les frères libraires Jacques et Antoine Labottière, en 1783. L'entrée du domaine se faisait depuis l'actuelle rue Labottière par un portail en demi-lune qui ouvrait sur deux longs parterres engazonnés encadrant une allée de front, bordée de contre-allées de peupliers, ouvrant une belle perspective sur la maison. Cette dernière repose toujours sur un gradin de six marches. Nonobstant un répertoire commun, la composition de chaque façade est indépendante. Elles développent des travées de baies rectangulaires, l'entrée principale en plein-cintre s'inscrit dans un avant-corps marqué par deux colonnes toscanes au rez-de-chaussée, ioniques à l'étage, surmontées d'un fronton où deux amours sculptés dans le tympan tiennent un parchemin sur lequel figure le monogramme des libraires. La grande façade sur jardin présente pour sa part un avant-corps en arc de cercle qui correspond à la saillie du grand salon. Une grande partie du jardin de la maison Labottière a été lotie vers les années 1880. D'ouest en est, les rues Nicolas-Beaumont et Durieu-de-Maisonnewe ont scindé le parc. Du nord au sud, la rue de Lisleferme l'a pourfendu dans l'autre sens. Le jardin est donc réduit aujourd'hui à sa portion congrue, mais il demeure un environnement agréable pour cette exceptionnelle maison de campagne.

Moins connu, le château de Rivière l'est sans doute parce qu'il n'en subsiste que des ruines, au milieu du beau parc Rivière, qui accueille aussi un jardin municipal d'expérimentation. Les origines de ce château sont anciennes puisque Barthélémy, baron de Larivière, jurat en 1617, aurait en partie reconstruit au XVIIe siècle. La légende raconte qu'il aurait été surnommé château des sept tours en raison des sept tourelles qui le surmontaient. Transformé en magasin de linge et dépôt de savon sous la Révolution, Le baron Alfred de Luze l'acheta en 1827 et le fit entièrement restaurer par P.A. Laux, en 1857 (voir illustration de couverture). Un corps de logis rectangulaire et crénelé lui fut adjoint, dans lequel s'ouvraient des fenêtres à meneaux que dominait une tour carrée avec mâchicoulis et guérite. La restauration s'apparentait à une forteresse du Moyen Âge tandis que les appartements furent meublés dans le goût du XVIIIe siècle, comme s'il s'agissait de reconstituer la bâtisse originelle : un curieux réfectoire, un salon splendide et une grande salle d'armes où étaient réunies antiquités et armoires de famille. « Larivière, écrivait Édouard Galle dans son ouvrage sur les châteaux du Bordelais en 1866, est un des châteaux les plus élégants de la banlieue bordelaise. »

III. ... ET DE BELLES ENTREPRISES

• Chais Flaugergues



Gravure du papier à en-tête de la Cie Flaugergues, 1898.

On se saurait réduire les territoires de l'ouest du Jardin Public à des domaines de plaisance. Un tissu économique rural mais aussi périurbain y existe depuis l'Ancien Régime. Il prend des formes multiples : verreries, lavoirs, entrepôts... Un exemple intéressant du prolongement de cette tendance au XIXe siècle est donné par la présence, aux 61-65, rue Laroche, des chais Flaugergues, dont subsiste la longue et belle façade construite par Ernest Mirvielle entre 1894 et 1896. Le négociant Pierre Martineau avait acquis de vastes terrains dans cet îlot entre 1882 et 1892. Épousant la fille du négociant Paul Flaugergues en 1887, le gendre et son beau-père fondèrent « Flaugergues & Cie » et firent appel à un architecte reconnu dans le milieu du négoce pour édifier leurs chais. Les bâtiments originaux s'étendaient jusqu'à la rue Laseppe. De ce côté ils ont disparu. Il n'est pas certain que la gravure qui figurait sur le papier à en-tête de la compagnie des « caves de Tivoli », en donne une image fidèle ; elle en restitue au moins l'esprit. Du côté de la rue Laroche apparaît bien, en revanche, le décor qui sied en cette fin de siècle à une grande maison de négoce. Mirvielle a ordonné dix larges travées scandées par des chaînes de bossages et organisées autour de deux pavillons en léger avant-corps sommés d'un fronton cintré. La toiture est masquée par une balustrade. Le traitement de l'entablement est remarquable. Sur la frise, des modillons en volute à décor d'acanthé et de perles semblent soutenir la corniche. Des guirlandes de feuilles de laurier enrubannées, pendantes, passent d'un modillon à l'autre... autant de symboles de prospérité pour cette façade dont le parti reste classique, même si l'architecte emprunte des éléments du XVIe siècle, comme les fenêtres à meneaux, il puise largement dans le répertoire du XVIIIe siècle pour composer une façade éclectique propre à son époque. La présence de ces chais n'est pas exceptionnelle dans ce quartier. En réalité, toute la petite banlieue de Bordeaux en reculait au XIXe siècle ; ils n'étaient pas seulement aux Chartrons, loin de là.

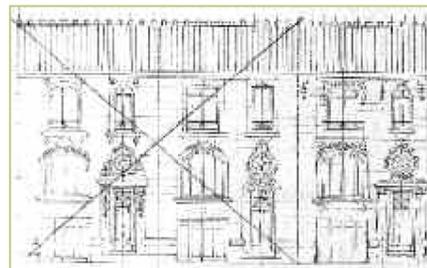
Jusqu'à la disparition des tramways bordelais après-guerre, la compagnie (électrique) des tramways et omnibus de Bordeaux est restée très présente barrière du Bouscat. Le dépôt se situait à la convergence des lignes 9, 10, 11, 14 et 24. Une halle existait avant 1899, date à laquelle G. de Tarnhan entreprit des travaux à l'entrée de ce bâtiment métallique de belle facture. Une construction plus récente, due à l'ingénieur Louis Fouillade, en 1946, témoigne encore de cette activité. Il s'agit d'une halle de béton composée d'un portique de sept travées en arc segmentaire sur lequel s'adosse un bâtiment plus bas abritant les magasins. Trois rames pouvaient y entrer pour la maintenance. La façade principale est marquée par ses deux piliers de pierre massifs à l'appareillage rustique qui contrastent avec la légèreté du voile de béton du pignon. Ce dernier, largement évidé, forme un fronton. Le bandeau de son arc s'interrompt en partie centrale, là où s'inscrivait le chiffre de la compagnie.

Ainsi, de nombreuses activités économiques accompagnent le développement des quartiers ouest du Jardin Public. L'habitat qui convient aux populations nouvelles prend de multiples formes, des plus traditionnelles, aux plus contemporaines.

IV. L'HABITAT DE L'ÉCHOPPE A LA CITÉ

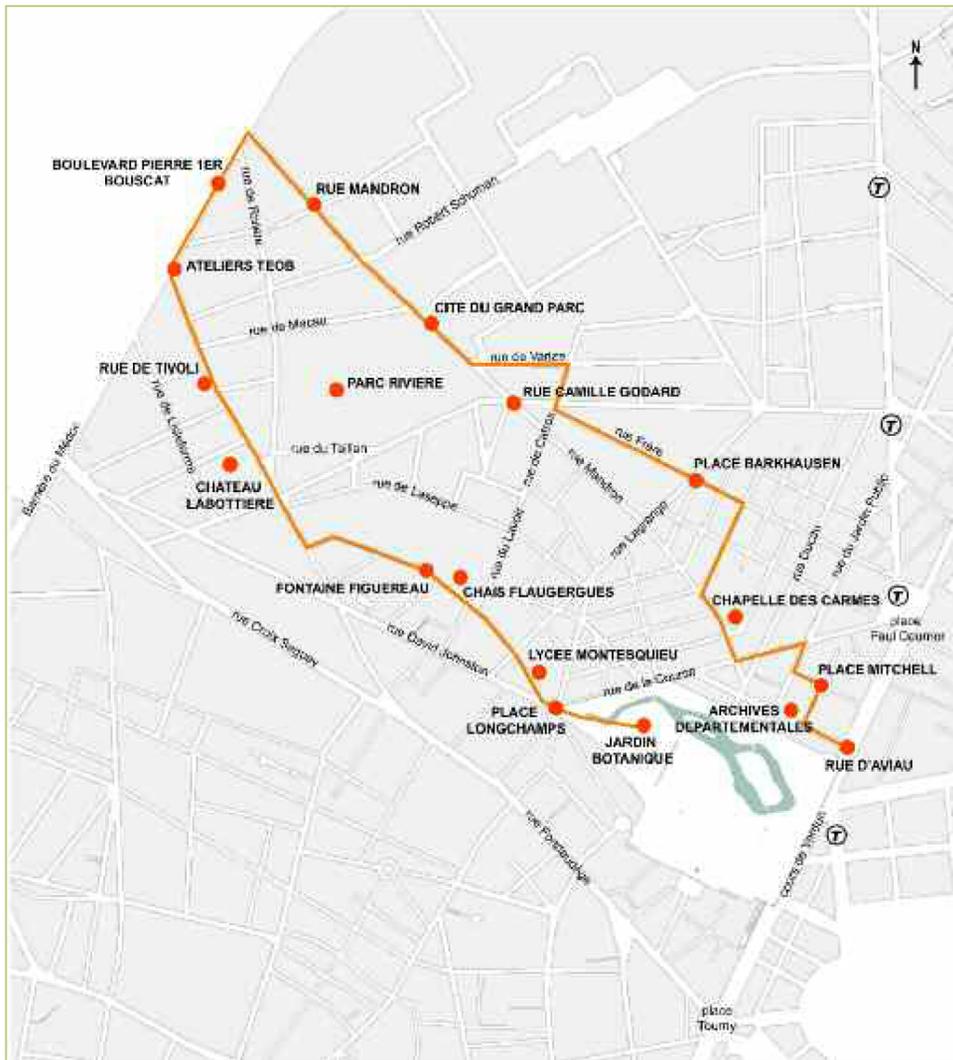
• Boulevard du Bouscat / Rue Mandron / Rue Camille-Godard

Échoppes et maisons des quartiers traditionnels



Maisons 147-151 rue C.-Godard, R. Chevalier, arch., 1937

Échoppes et maisons d'un étage sont particulièrement nombreuses.



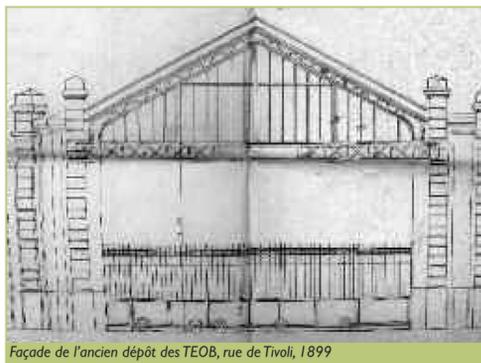
• Rue de Tivoli / Atelier TEOB

Rue de Tivoli, on rencontre d'autres exemples d'activités économiques et de bâtiments remarquables. L'industrie du sucre est une activité traditionnelle à Bordeaux. A l'angle des rues de Rivière et de Tivoli, l'architecte Barias édifia en 1882 une usine pour M. Nouvialle qui, sous ses allures de maison individuelle, abritait bel et bien un atelier de confiserie. L'avant-corps central d'un étage avec comble d'ardoises a été ajouté aux anciens pavillons latéraux. Les bureaux de l'entreprise sont au bel étage et ouvrent sur la rue tandis que l'atelier est à l'arrière. Un fronton en arc segmentaire couronne le cartouche dans lequel s'inscrit le nom de la société.



Confiserie Nouvialle, élévation, J. Barias, arch., 1882.

Non loin de là, à l'angle de l'ancien boulevard du Bouscat, la raffinerie de Tivoli est construite par Ruben Dacosta, en 1926, pour les entrepreneurs Guignier et Bertault. Le bâtiment de plan massé abrite les bureaux mais aussi des logements d'employés. Il affiche lui aussi clairement en façade son activité. Les anciennes fonctions manufacturières du quartier, aujourd'hui disparues, méritent d'être soulignées car Tivoli n'était pas seulement un lieu résidentiel et de plaisance mais aussi un lieu de travail pour les ouvriers. C'est d'ailleurs là que s'installa le dépôt des tramways et omnibus.



Façade de l'ancien dépôt des TEOB, rue de Tivoli, 1899

dans ses faubourgs, au long des rues Mandron et Camille-Godard qui sont prolongées jusqu'au boulevard du Bouscat après 1865. Dans toutes les rues secondaires et de desserte qui composent le maillage de cette petite banlieue, deux époques de construction apparaissent nettement dans le paysage des rues.

La première correspond à une période faste de développement de la construction des maisons individuelles dont on peut situer le pic au milieu des années 1880. La seconde est moins connue. Elle correspond à des micros lotissements effectués dans l'Entre-deux-Guerres et qui émaillent le paysage des rues, là où des emplacements sont encore disponibles entre les maisons construites au siècle précédent. La rue Mandron en offre trois beaux exemples. Entre 1924 et 1925, l'ingénieur Edmond Gallois lotit toute l'extrémité de la rue à l'angle du boulevard, entre les numéros 273 et 283. Il s'agit de cinq maisons mitoyennes d'un étage alignées et de la maison du propriétaire, bien plus cossue. Construites dans un style très classique pour les années 1920, le petit hôtel du propriétaire articule remarquablement le paysage de l'angle du boulevard et de la rue alignée.

Entre les numéros 229 et 239 s'étend le lotissement Dubernat, nom du propriétaire et entrepreneur qui fit bâtir par l'architecte Robert Chevalier six maisons à étage en retrait d'alignement, entre 1937 et 1938.

Plus bas encore dans la rue Mandron, au niveau des numéros 188-212, un ensemble plus hétérogène de maisons de la même époque forme une séquence également remarquable. Elles sont bâties entre 1932 et 1934, certaines par le même architecte (P. Moreau) ou les mêmes entrepreneurs (Guyonneau ou Bernard) qui sont souvent aussi propriétaires des terrains. La sobriété des aménagements intérieurs et du décor des façades laisse ici penser qu'il s'agit davantage de maisons locatives que dans les lotissements précédents.

Un petit détour par la rue de Varize offre un exemple intéressant des premiers groupements d'habitations à bon marché construits par la SBI-BM, ici entre 1903 et 1912. Il s'agit du groupe Frédéric-Passy, bâti par Albert Touzin et l'entrepreneur Berthomieu. Ce sont des échoppes et deux maisons d'un étage au plan minimaliste mais au décor soigné en façade avec un motif en crochet saillant qui souligne les linteaux tandis que les clés sont marquées d'agrafes rondes ou triangulaires qui individualisent chaque entrée. Enfin, entre les numéros 147 et 151 de la rue Camille-Godard, on retrouve l'entrepreneur Dubernat associé à Chevalier pour un groupement de trois maisons à étage aux façades particulièrement soignées. Elles sont construites en 1937 sur le même modèle d'une travée d'entrée latérale étroite et une plus large pour le séjour. Les portifs d'entrée, droites ou en anse de panier, sont surmontées chacune d'un oculus et reçoivent une décoration assez abondante et chaque fois différente. Les références au goût Louis XVI sont nombreuses et celles de style art déco moins prononcées.

On voit ainsi dans ce petit parcours des ensembles représentatifs des dernières maisons construites dans les limites de la ville de pierre et qui contrastent avec le paysage du Grand Parc.

> Durée du parcours

- Compter 3 h pour les bons marcheurs (1h30 en vélo)
- Le parcours peut être coupé en deux.